

LE FIGARO LITTÉRAIRE. - Pourquoi Daniel Pearl a-t-il été assassiné ?

Bernard-Henri LÉVY. - Il était l'homme qui en savait trop. Son travail de journaliste l'a mené sur des pistes où il ne fallait probablement pas aller. On l'a tué, en gros, pour l'empêcher d'écrire un article. Un article sur quoi ? J'ai deux hypothèses : Je pense que Pearl était sur une affaire colossale, infiniment plus décisive que le destin de l'Irak ou, demain, de la Syrie : l'éventuelle possession par al-Qaida d'armes de destruction massive. Et puis il était également sur la piste, c'est ma deuxième hypothèse, d'une secte d'assassins dont le centre géométrique se trouve à l'intersection du Pakistan, des réseaux d'al-Qaida et des États-Unis d'Amérique. Il était en train de démasquer un personnage peu connu, nommé Gilani, qui est l'un des gourous de Ben Laden. Je forme l'hypothèse que Ben Laden, ce grand épouvantail qui nous fait à juste titre si peur, est d'une certaine manière un figurant. Il

« *Le meurtre de Daniel Pearl n'est pas un fait divers, mais un crime d'État. Son assassin n'est pas un fanatique, mais un agent, un double agent : des services secrets pakistanais en même temps que d'al-Qaida* »

occupe le devant de la scène, mais il a derrière lui des personnages plus secrets, mais plus considérables, qui l'inspirent. C'est ça que Pearl avait découvert. C'est pour ça qu'on l'a tué. Et c'est cela que je découvre à sa suite.

S'il n'y avait pas eu un certain nombre de points communs entre Pearl et vous, son sort vous aurait-il retenu ?

Je crois, oui. Pearl était, en soi, quelqu'un de magnifique. Un personnage lumineux, solaire. Il incarnait tout ce dont l'islamisme radical a décidé la perte. Pas Bush, mais l'Amérique démocrate. Pas l'Occident en général, mais l'Occident soucieux de son autre, ami du monde arabo-musulman. Il incarne, si vous voulez, ce que notre civilisation peut produire de meilleur. Et son destin tragique, en ce sens, nous concerne tous. Vraiment tous.

Venons-en au cerveau de l'opération, Omar Sheikh. Comment ce brillant étudiant, cet « Anglais modèle », a-t-il basculé dans l'islamisme ?

C'est tout le sujet du livre.

qui est apparemment, lui aussi, ce que peut produire de meilleur la rencontre de l'Islam et de l'Occident, comment ce fils de famille cultivé, intelligent, charmeur, plein de nobles ambitions, engagé dans de grandes causes, peut, à un moment donné, basculer dans le mal radical...

Expliquer la dérive d'Omar ne revient-il pas à l'excuser ?

C'est le risque. D'autant qu'il y a des moments, vraiment, où j'essaie d'entrer dans la tête du personnage, de retrouver ses ressorts les plus intimes, presque de m'identifier à lui. Mais je crois que c'est important de le faire. C'est essentiel de comprendre, de l'intérieur, comment fonctionnent ces nouveaux possédés auxquels nous aurons, je crois, de plus en plus affaire.

Le fait que vous ayez partagé avec Omar le même combat pour la Bosnie ne vous fait-il pas regretter votre engagement ?

Évidemment non. Mais l'idée qu'un même combat, une même cause, puissent être embrassés par des hommes qui ont des visions du monde adverses, fait en effet froid dans le dos. Nous étions à Sarajevo en même temps, en avril 93. J'aurais pu le croiser. Nous avons peut-être vu les mêmes gens. Et, bien sûr, cela m'effraie.

N'auriez-vous pas dû dénoncer plus ouvertement la présence des islamistes en Bosnie à l'époque ?

C'est ce que je dis dans le livre. Mais voilà. C'est ça, une vie. Une vérité, un sens, qui cheminent, qui se complètent. Mais regretter ce que j'ai fait alors, regretter ces quatre années de mon existence consacrées à la Bosnie, ça, certainement pas ! Si c'était à refaire, je le referais, au geste près, de la même manière.

L'itinéraire d'Omar n'est-il pas la démonstration que l'islamisme vient plus d'une modernité dévoyée que de l'islam lui-même ?

Ma thèse, c'est que l'islamisme vient au croisement des deux choses. C'est l'enfant naturel de l'islam et de la modernité, du Coran et de l'Occident. Je le montre, de façon précise, sur ce cas d'Omar. Mais je suis sûr qu'on pourrait faire la même démonstration sur Mohammed Atta, Moussaoui, Ben Laden, toutes ces figures de l'islamisme moderne dont Omar est le prototype. Tous incarnent le même paradoxe : ni complètement l'islam ni complètement la modernité.